

prolétaires, os de rois, c'est le même néant, si ce n'est qu'on éprouve, auprès des os de rois, ce sentiment d'inénarrable tristesse, de cruel désenchantement, d'amère ironie qu'un de nos poètes a exprimé en ces vers énergiques, devant le sépulcre d'un grand monarque :

Charlemagne est ici. — Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu, sans éclater, contenir sa grande ombre ?
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
Qu'il fut grand ! — De son temps c'était encor plus beau.
Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu, que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! — Avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée, avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Et pour titre César, et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde, et que tout vienne là !
Ah ! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
Que fait un empereur ! — Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte ; — Elevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? — O démente !
Cette pierre ! Et du titre et du nom triomphants,
Quelques lettres à faire épeler les enfants !
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme ! O l'empire ! l'empire ! (1)

Ah oui ! attristez-vous, désolez-vous, désespérez-vous sur les restes des grands de ce monde, rappelez-leur avec emphase leur gloire passée. O hommes ! ils ne feront rien pour vous, absolument rien. — Mais vous, restes de Saints, vous tressaillez encore sous la froide pierre qui vous couvre. Si une mystérieuse vertu ne vous conserve pas toujours tout entiers, une parcelle de vos os, quelques atomes de votre poussière, la frange d'un vêtement que vous avez porté, ces petites choses si près de l'oubli et du néant, opèrent des merveilles qui étonnent et déconcertent la science. Nous demandons pour notre pauvre vie, fatiguée de lutter contre la souffrance, des secours aux créatures que Dieu a bénies ; au soleil ses vivifiantes ardeurs, à l'Océan ses embrassements si doux et si forts à la fois, aux eaux des sources l'action salutaire des éléments dont elles sont imprégnées dans leur long voyage à travers les veines du globe, aux forêts les ondes balsamiques dont elles pénètrent l'air que nous respirons, aux plantes leurs mille vertus ; mais ni le soleil, ni l'Océan, ni les sources, ni les forêts, ni les plantes n'égaleront votre puissance, ô reliques des grands justes ! On vous visite, non pour pleurer sur vous, mais pour prier et vous demander des bienfaits ; on se prosterne devant vous, on baise avec respect les châsses et les vases précieux où vous reposez ; et au sortir de vos saints attouchements les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent, les paralytiques

(1) Victor Hugo : *Hernani*.